

LA THÉORIE DE LA DÉPENDANCE

Bilan critique

ANTONIO CARLOS PEIXOTO

*Revue française de
Science politique
N° 4, 1, 1977*

L'emploi généralisé du concept de « dépendance » dans la théorie sociale et politique latino-américaine au cours des dix dernières années a eu comme conséquence une multiplication d'études et d'analyses qui, même si elles ont joué un certain rôle (d'importance inégale) dans la connaissance de la réalité globale de cette région, laissent encore largement la place à la recherche en ce qui concerne le traitement théorique de la question. En effet, la problématique recouverte par le mot « dépendance » demeure, sous plusieurs angles, relativement obscure, ce qui oblige souvent les spécialistes des questions latino-américaines à faire un travail qu'on pourrait nommer de « reconnaissance », c'est-à-dire, de dégager parmi les travaux empiriques et les études de cas, les éléments théoriques et conceptuels qui font partie du champ d'analyse de l'école de la dépendance. Parfois, ces éléments sont assez rares, ils sont employés de façon peu précise, ou encore dans des cas limites, on n'arrive pas à les retrouver. Il ne suffit pas d'employer le concept de dépendance pour donner à l'étude en question un statut théorique rigoureux et univoque. Les différentes façons par lesquelles la question de la dépendance a été posée, ont empêché jusqu'à présent la formation d'un corps théorique homogène : le concept est lui-même équivoque et son utilisation n'a pas contribué à le rendre moins équivoque.

Trop souvent, lorsqu'un auteur veut étudier un certain aspect de la réalité latino-américaine, il fait appel au processus sous-jacent à cet aspect particulier (car si le processus de développement global des sociétés latino-américaines est « dépendant », les processus partiels le seront aussi) ; il ajoute quelques passages empruntés aux théoriciens de la

dépendance, établit quelques éléments de la réalité empirique qu'il veut étudier, et l'étude apparaît comme une application pratique de la théorie.

De quelle théorie s'agit-il, ou de quel théoricien relève-t-elle ? De qui ou de quoi dépend le processus empirique décrit, et pourquoi ? Dans la plupart des cas, on ne trouve pas la réponse à ces questions. A ce moment, la dépendance n'est plus un concept ou une théorie ayant une signification plus ou moins précise, ni une situation concrète qui doit être analysée et décrite ; elle est devenue une catégorie magique, sorte de clé de voûte dont la simple reproduction légitime la recherche et l'effort analytiques.

Notre objectif n'est pas ici de résoudre tous les problèmes théoriques posés par l'emploi du concept ou par l'utilisation de la théorie de dépendance. Nous nous proposons seulement de répondre aux questions suivantes :

Y a-t-il une ou plusieurs théories de la dépendance, ou y a-t-il plutôt un contenu différent du concept de dépendance chez chacun des auteurs qui a travaillé sur ce sujet ?

Comment cette théorie s'est-elle formée et quels sont la problématique et le champ d'analyse qu'elle recouvre ?

Quels sont les éléments qui intègrent le corps théorique de la dépendance ?

Quels sont les principaux auteurs qui appartiennent à l'école de la dépendance, et quelles ont été leurs principales contributions au développement de cette école ?

Une remarque préliminaire s'impose. Avec une « théorie » comme celle de la « dépendance » — où on trouve des influences intellectuelles si diverses et où les concepts sont employés de façon souvent vague —, il est difficile de séparer les quatre niveaux d'analyse : l'histoire (en entendant par histoire les origines et les influences intellectuelles et politiques qui ont présidé à la formation de la théorie), le cadre conceptuel, la méthodologie et l'analyse des situations concrètes. La séparation de ces niveaux ne peut avoir qu'une signification didactique.

Dans une première partie, nous repèrerons les principaux courants intellectuels et théoriques qui sont à l'origine de la théorie de la dépendance. Il s'agit, en bref, de présenter l'histoire de la théorie, ayant comme point de départ les influences intellectuelles qu'a subies la théorie, et en même temps, essayer de situer cette théorie dans le cadre du débat théorique et politique qui se déroulait en Amérique latine à l'époque où le problème a été posé.

Dans la deuxième partie, nous essaierons de fixer les principaux éléments constitutifs de la théorie et l'articulation de ces éléments. Il s'agit

à ce niveau de décrire le système théorique qui découle du concept de dépendance, et de discuter les problèmes méthodologiques posés par l'emploi du concept et par l'application de la théorie.

Dans la troisième partie, nous présenterons les principaux théoriciens de la dépendance et leurs contributions à la théorie, en même temps que nous discuterons de la façon par laquelle le concept de dépendance a été employé par chacun des auteurs.

Cet essai repose sur deux hypothèses de travail. La première est que la théorie de la dépendance est une tentative d'interprétation globale du processus de développement des sociétés latino-américaines, tenant compte des éléments intérieurs et extérieurs de ce processus, de façon à produire ce que Cardoso¹ appelle « analisis integrado del desarrollo ». Les modalités de l'articulation de ces éléments donnent la spécificité de cette théorie, en lui permettant d'aller, sous certains points de vue, au-delà des explications plus traditionnelles du phénomène du sous-développement.

Notre deuxième hypothèse est que la diversité des sources théoriques et le fait que plusieurs auteurs aient traité le sujet de la dépendance soit à partir d'angles différents, soit en employant le concept de dépendance de façon diversifiée et avec un contenu différent, ont empêché la formation d'un corps théorique rigoureux. Il s'agit donc, d'une théorie soit inachevée, soit en processus de formation, et où le mot « dépendance » sert en même temps à désigner un concept, une théorie ou une situation concrète qui recouvre le processus de développement.

Si on pose le problème de cette façon, la discussion sur l'existence d'une ou de plusieurs théories de la dépendance devient secondaire. Ce qui importe c'est de déterminer si les divers contenus du concept de dépendance et les différentes optiques du problème ont été capables de produire un ensemble harmonieux et homogène, et si le champ théorique dont relèvent ces optiques est le même chez tous les théoriciens. Il y a un projet et un effort en vue d'élaborer une telle théorie et cet effort est assez évident. Le point de départ est donné par une problématique commune : d'un côté, la question du sous-développement latino-américain et de sa spécificité, et de l'autre, le niveau d'élaboration jugé insatisfaisant des théories du sous-développement. Les réponses trouvées pour faire face à ces problèmes déterminent le niveau d'unité ou de différenciation du champ théorique et de l'emploi du concept de dépendance, en permettant ou non la création d'une théorie.

1. Cf. Cardoso (F.H.) et Faletto (E.), *Dependencia y desarrollo en América latina*, Mexico, Siglo veintiuno editores, 1969, p. 11 et sv.

LES ORIGINES : LA THÉORIE ET LA PRATIQUE DANS LA FORMATION DE LA THÉORIE DE LA DÉPENDANCE

La tradition totalisante de la pensée sociale latino-américaine s'est traduite au cours de son histoire par un effort permanent de quête d'une théorie basée sur un cadre conceptuel d'universalité indiscutable et qui, en même temps, tient compte des particularités du processus de développement de l'Amérique latine, tout en étant capable d'intégrer l'ensemble des situations nationales dans le continent. Cet effort d'élaboration théorique s'est développé de façon discontinue et, dans la plupart des cas, éclectique, dans la mesure où les corps théoriques en processus d'élaboration se sont constitués à partir de plusieurs foyers ou noyaux d'irradiation. La théorie se développe soit en rejetant, soit en incorporant des éléments et des concepts provenant de ces foyers. La quête d'une totalité a eu pour résultat la formation de quelques ensembles de « longue portée » dont la faiblesse opérationnelle et le vieillissement se révèlent au fur et à mesure du développement du processus social réel. L'inexistence de théories de « portée moyenne » et l'insuffisance des études empiriques (qualitatives et quantitatives) ont alors, un double effet. D'abord chaque fois que le processus social impose une redéfinition des cadres théoriques et analytiques, les éléments qui auraient pu donner la base de cette redéfinition sont rares, ou, même inexistantes. Deuxièmement, et en conséquence, on prend conscience d'un certain « vide théorique » qui conduit à l'élaboration d'une nouvelle théorie globale. Dans la mesure où les points d'appui de la nouvelle construction théorique sont fragiles, le processus de création de cette nouvelle théorie doit passer, nécessairement, par le rejet ou l'incorporation des théories pré-existantes, ce qui donne un certain degré d'éclectisme aux systèmes conceptuels des théories en question.

La dynamique créée par ce mouvement fait que les approches partielles ou empiriques se légitiment par l'affiliation à telle ou telle école de pensée ; on peut même dire « ad absurdum », que, dans certains cas, la théorie fonctionne comme un mécanisme d'inhibition des études de cas. Souvent, ces études sont plus concernées par les fondements théoriques de l'analyse de la réalité, que par la réalité elle-même. La théorie est, dans ces conditions, un pôle d'agglutination de l'analyse sociale : les études partielles doivent nécessairement s'y référer, pour chercher leurs fondements théoriques, de telle façon que l'analyse d'un cas particulier soit toujours inscrite dans la totalité du processus social.

Il y a un deuxième ensemble de questions qu'il faut considérer quand

on veut présenter la formation et discuter la validité d'une théorie dans le cadre de la pensée sociale en Amérique latine.

La prise de conscience de la situation de sous-développement, l'existence des inégalités profondes dans la distribution des richesses à l'échelle mondiale, ont conditionné d'une façon ou d'une autre, l'élaboration théorique. La théorie sociale en Amérique latine tend à être, normalement, une théorie de changement social, à cause de l'inacceptation du sous-développement. Elle doit se proposer, non seulement d'expliquer le sous-développement, mais aussi d'explicitier les mécanismes qui rendent possibles le changement et le développement. L'interprétation de la réalité et sa transformation sont donc deux aspects indissolublement liés dans le corps théorique. La théorie, de ce point de vue, est assez proche de l'« ethos » marxiste, même si son articulation interne n'obéit pas toujours aux critères de l'analyse marxiste.

L'articulation entre ces deux niveaux — construction théorique et développement de la lutte politique — de même que la possibilité d'utiliser la théorie pour orienter la lutte en vue d'une transformation de la société, sont les mécanismes qui, en dernière analyse, légitiment la structuration et l'organisation de la pensée théorique. Théorie et idéologie sont des phénomènes parallèles et même, dans certains cas, superposés.

Il est évident qu'à un certain niveau, ce phénomène n'est pas propre aux formations sociales latino-américaines. Nous voulons tout simplement suggérer que, dans le cas latino-américain, et à cause des conditions particulières du développement dans cette région, les médiations entre le mouvement général de la société et la production de la théorie sociale sont plus fragiles que dans d'autres contextes (surtout celui des pays capitalistes développés) parce que la rupture avec la situation de sous-développement est ressentie comme une nécessité de la société globale. L'épuisement d'une théorie et de son pouvoir explicatif sont donc partiellement mesurés par l'échec des groupes et secteurs qui s'engagent dans le processus de changement social, dans le cadre de la lutte politique.

Comme conséquence de ce phénomène, le « vide théorique » dont nous avons déjà parlé, est normalement accompagné d'un état de perplexité et d'attentisme ; il faut qu'une nouvelle théorie vienne remplacer la théorie antérieure et que cette nouvelle théorie empêche les déviations et les erreurs qui ont été commises².

Il y a, à la base de l'élaboration de la théorie de la dépendance un

2. A propos des rapports entre la théorie de la dépendance et la lutte politique, voir Cardoso (F.H.), « Teoria da dependência ou análises concretas da situação de dependência ? », *Estudos do Cebap*, n° 1, São Paulo, 1971, pp. 9-44.

ensemble de circonstances théoriques et pratiques, qui se sont mélangées de façon à produire un corps théorique qui chercha son identité à partir : 1. du rejet et de l'incorporation de quelques théories pré-existantes ; 2. d'un moment bien précis dans la lutte politique générale qui se développait en Amérique latine et, 3. des changements intervenus dans les rapports entre les pays périphériques et les pays centraux.

Trois courants qui ne s'excluent pas³ ont contribué à la formation de la théorie de dépendance.

Au milieu des années 60, l'Amérique latine se trouvait dans une situation où on pouvait détecter l'existence d'un « vide théorique » qui faisait ressortir la nécessité de recréer les prémisses qui devaient orienter la lutte pour le développement social et économique.

D'abord, il y a la faillite des théories du développement formulées par la CEPAL, de même que l'inadaptation des théories de la « modernisation » aux situations concrètes de la réalité sociale. En deuxième lieu, on constate l'échec des tentatives de changement des structures sociales et d'impulsion du développement économique à partir des coalitions populistes ; en même temps la stratégie de la lutte armée basée sur les « foyers » de guerrilla est mise en déroute en Bolivie, ce qui entraîne un certain recul temporaire des groupements gauchistes. En troisième lieu, il y a une prise de conscience des changements intervenus dans les rapports de domination centre-périphérie : les investissements directs dans l'industrie et les corporations multinationales jouent un rôle prépondérant, en établissant des rapports d'association avec les bourgeoisies locales.

La théorie de la dépendance se présente comme un effort de synthèse et comme le point d'intersection de ces trois ordres de questions.

Les théories de la CEPAL et la « modernisation »

La conjoncture économique créée en Amérique latine par la deuxième guerre mondiale semblait donner raison à ceux qui croyaient au passage d'une économie exportatrice de produits agricoles ou minéraux à une économie industrielle capable de répondre aux besoins du marché intérieur comme clé du processus de développement. Cette conjoncture favorable à une croissance assez rapide de la base industrielle des pays les plus importants de la région offrait les caractéristiques suivantes : 1. un relatif dynamisme du secteur industriel, provoqué par la crise de 1929-1930 et accentué par la grande guerre (1939-1945), ce qui

3. Cardoso (F.H.), « Notas sobre o estado atual dos estudos sobre dependência », *Cadernos do Cebrap*, n° 11, São Paulo, 1973, p. 32.

avait entraîné une défense automatique du marché intérieur de ces pays, en avantageant pour cette raison le secteur de production des biens de consommation, et 2. une grande disponibilité en devises à cause de l'augmentation du prix des produits d'exportation et de la diminution du volume des importations pendant la guerre, ce qui pouvait permettre le financement de l'achat des équipements industriels nécessaires à l'effort d'industrialisation et l'implantation d'une industrie lourde.

Les théories de la CEPAL⁴

La théorie économique de la CEPAL a formulé, de façon cohérente, les possibilités qui s'ouvraient pour les pays latino-américains⁵. Le point de départ des formulations de cette théorie se situe dans la critique faite à la notion des avantages comparatifs. La publication, en 1949, du statut des Nations Unies concernant les prix relatifs des exportations et des importations des pays producteurs des biens primaires avait signalé une tendance à la détérioration des termes d'échange qui défavorisait ces derniers pays. Selon cette étude, à la fin de la période 1870-1940, la même quantité de produits primaires ne finançait plus que l'achat de 60 % des produits industriels qui pouvaient être acquis au commencement de cette même période. Il s'agissait donc d'une détérioration structurelle et non accidentelle.

La critique de la CEPAL insiste sur la dépendance extérieure croissante de l'Amérique latine à l'égard du commerce international du fait qu'ayant obéi aux principes de la division internationale du travail, elle s'est spécialisée dans la production primaire ; comme la demande en biens primaires augmente plus lentement que la demande en produits industriels, et comme on a constaté une dégradation des termes d'échange qui défavorise les biens primaires, il y aura une tendance permanente au déséquilibre de la balance des paiements.

La dépendance extérieure est envisagée comme la variable fondamentale qui explique le sous-développement latino-américain. La CEPAL a formulé de la façon suivante les causes de la dépendance :

- a. Diminution du volume des produits primaires dans la consommation des populations des grands centres industriels.
- b. Diminution de la quantité des matières premières dans l'élaboration des produits industriels, à cause du progrès technique.

4. Voir, à ce propos, le travail de Amaral (T.C.), *Dependência- algumas considerações*, mémoire de maîtrise de l'Université de Brasília, 1974, non publié, qui présente une très bonne synthèse de la pensée de la CEPAL.

5. Extraits de l'étude organisée par les Nations Unies, dans la *Revista brasileira de economia*, n° 3, septembre 1949.

c. Des produits synthétiques remplacent de plus en plus les produits naturels.

d. La différence des situations de la main-d'œuvre dans les pays sous-développés et dans les pays développés⁶.

Cette dernière observation occupait sans doute une place prépondérante dans l'analyse de la CEPAL. Dans les pays sous-développés, il y a, normalement, une tendance à la formation d'un excédent de main-d'œuvre à cause du taux élevé de croissance démographique. Cet excédent produit une pression à la baisse des salaires, ce qui entraîne une augmentation de la production au-delà des limites de la demande internationale, et qui a comme résultat final, la diminution des prix des produits primaires. Les conditions démographiques ont un poids assez significatif dans l'explication de la détérioration des termes d'échange et dans la situation de sous-développement.

La situation globale de l'économie latino-américaine est donc caractérisée par deux problèmes structurels : d'un côté, le déséquilibre de la balance des paiements et, de l'autre, les bas taux de croissance économique, surtout si on les compare aux taux des pays développés et si on tient compte de la croissance démographique.

Le processus d'industrialisation était considéré alors comme l'élément fondamental capable de produire le changement social, tout en permettant l'élimination graduelle du sous-développement. La CEPAL considérait comme plus avantageuse pour les pays latino-américains la production des biens industriels, même à des coûts plus élevés que ceux des pays industrialisés, en raison des limites de leur capacité d'importation. L'expansion industrielle devait permettre, au lieu d'un « desarrollo hacia afuera », caractérisé par l'exportation des produits primaires, un « desarrollo hacia adentro », c'est-à-dire, un modèle de développement tourné essentiellement vers les besoins de consommation du marché intérieur. On pourrait ainsi canaliser vers le secteur secondaire l'excédent de main-d'œuvre agricole, ce qui entraînerait une augmentation du marché consommateur et produire en même temps, une hausse des salaires dans l'agriculture. Le manque de capitaux nécessaires pour garantir l'effort d'industrialisation serait compensé par les investissements extérieurs qui devaient être un complément nécessaire à cause de l'insuffisance de l'épargne intérieure.

Les raisons de la faillite de la stratégie de développement élaborée par la CEPAL sont bien connues. Les obstacles identifiés n'ont pas pu être écartés et, au commencement des années 60, l'Amérique latine a

6. Prebish (R.), *Dinâmica do desenvolvimento latino-americano*, Rio de Janeiro, Fundo de cultura editora, 1968, (2^e édition).

connu une crise économique de grande envergure, qui a provoqué de nombreuses interventions militaires, ayant pour résultat un changement radical dans le modèle de développement adopté.

Les théories de la « modernisation »

Le deuxième champ théorique qu'il faut analyser est constitué par l'ensemble des théories dites de la « modernisation » qui mettaient l'accent sur les aspects sociologiques du processus de développement. Nous ne pouvons ici faire un compte rendu, même sommaire, de ces théories (dont les travaux de Gino Germani sont très représentatifs). Ces théories, on le sait, utilisent deux types idéaux — « société traditionnelle » et « société moderne » — et conçoivent le développement comme le passage d'une société à l'autre. Pendant le processus de changement social et avant que la société moderne ne se constitue, on observe la formation d'un type mélangé, hybride, qui est caractéristique de cette phrase de transition.

La transition est donc signalée par la coexistence des traits caractéristiques des deux sociétés ; la société traditionnelle entre en processus de désagrégation ; il y a une rupture de l'équilibre social sans que la formation de la société moderne soit achevée. Cette coexistence se présente à tous les niveaux de la société en question : c'est le dualisme structurel, qui se reflète dans les structures économiques, sociales, politiques, culturelles et même de la personnalité.

Le type « société moderne » est élaboré en prenant comme modèle les sociétés développées. Les caractéristiques de ces sociétés sont exprimées par des indicateurs (production, emploi, revenu, scolarité, etc.) et une société sera considérée comme moderne ou traditionnelle dans la mesure où elle s'approche ou s'éloigne des indicateurs choisis. Les sociétés qui présentent, par rapport à ces indicateurs, un hybride d'éléments traditionnels ou modernes sont considérées comme des sociétés en transition.

La critique des théories de la CEPAL et la formation de la théorie de la dépendance

Ni le schéma interprétatif de la CEPAL ni les formulations contenues dans la théorie de la modernisation n'ont été capables d'interpréter la séquence des événements qui ont marqué le processus social et politique latino-américain à partir des années 60. Ces deux conceptions n'ont pas fourni non plus des stratégies viables pour la continuité d'une crois-

sance auto-soutenue, tout en éliminant les inégalités sociales de plus en plus aberrantes, ou pour le passage à la société moderne. Dans les deux cas, la stratégie semble avoir été conçue sans tenir compte des forces sociales réelles.

Néanmoins, un des deux corps théoriques (celui de la CEPAL) s'est constitué comme un pôle autour duquel s'est cristallisé un certain ensemble de forces sociales engagées dans le processus de transformation des sociétés ; la stratégie de développement a pris la forme d'une stratégie de lutte politique qui a orienté l'action pratique de quelques groupes et secteurs. L'échec des conceptions de la CEPAL a été accompagné par l'échec de la stratégie d'action politique résultant de l'analyse sociale faite à partir de ces conceptions. Le « vide théorique » qui s'est créé à ce moment a eu des répercussions plus qu'évidentes sur l'action politique, et la perplexité des secteurs liés au processus de changement social appelait une réponse d'abord au niveau théorique.

Ce qui importe ici, c'est de voir comment la critique des théories de la CEPAL et celle des théories de la modernisation se sont fondues avec la vision du processus social latino-américain de façon à produire les prémisses théoriques de la dépendance. De ce point de vue, la critique contient déjà les formulations fondamentales de la théorie de la dépendance.

La question centrale qui doit être discutée tient au modèle ou au paradigme commun à la pensée de la CEPAL et à la théorie de la modernisation. Au moment où elle formule sa stratégie de développement, la CEPAL exprime, de façon implicite, une conception du processus économique qui reproduit *grosso modo* les étapes de la formation du capitalisme dans les pays développés. La formation d'un secteur industriel, d'abord représenté par le secteur de production de biens de consommation et ensuite par le secteur de production des biens d'équipements, capable de répondre aux besoins du marché intérieur et d'assurer un dynamisme aux exportations de produits manufacturés, est l'objectif suprême qui doit être atteint. Comme ce processus s'est développé dans les pays capitalistes centraux en produisant, en même temps, un relatif équilibre dans les diverses formations sociales et en éliminant les distorsions les plus graves dans la structure de la société, il n'y a pas de raison pour que ce phénomène ne puisse pas se répéter en Amérique latine. De la même façon, la théorie de la modernisation prétend rapprocher, ou mieux encore, égaliser les quantités exprimées dans les indicateurs des pays latino-américains avec celles qu'on trouve dans les pays développés qui sont, en dernière analyse, le modèle à suivre.

Du point de vue théorique, il est toujours très difficile de combiner le niveau de formalisme existant dans le paradigme avec le concret du

processus social qu'on veut analyser (et transformer). Le paradigme fonctionne dans la plupart des cas comme un système refermé sur lui-même et qui possède une articulation logique interne et spécifique, dont une des modalités d'expression est donnée par un certain type de comportement des agents sociaux qui font partie du système.

Même si les efforts théoriques se développent encore, il y aura toujours un point (dans la théorie) où le choc entre le mouvement historique représenté dans le paradigme et le mouvement réel des formations sociales qu'on veut adapter au modèle, sera inévitable. Les spécificités de ces formulations sociales ne sont pas, de ce point de vue, de simples distorsions qui s'éloignent du cas général et qui peuvent, avec un certain degré de « souplesse » théorique, être adaptées à ce même cas-modèle. Si les spécificités ne sont pas des accidents ou des déviations, mais au contraire, constituent l'essentiel du fil qui a tissé l'histoire de ces formations, alors, dans ce cas, le modèle ou le paradigme doit être élaboré (si cela s'avère possible) à partir de ces spécificités. En d'autres termes, le mouvement de l'histoire représenté dans le paradigme ne peut être répété, même dans ses traits les plus généraux, dans une formation où les spécificités (par rapport au paradigme) sont l'essentiel de la continuité historique ; la théorie sociale capable d'unifier les deux champs d'analyse, en permettant de cette façon la formulation d'un modèle unique de développement, n'a pas encore été inventée.

Les formulations de la CEPAL et la théorie de la modernisation, en proposant un processus de développement semblable à celui qui s'est déroulé dans les pays « centraux », commettent l'erreur de considérer ce processus comme l'accomplissement de quelques objectifs définis a priori ; l'histoire antérieure à ce processus et l'histoire du processus même sont des segments linéaires et abstraits, dépourvus de significations concrètes. N'importe quelle formation sociale, quel que soit le niveau de complexité de sa structuration, peut arriver à ces buts, soit par le moyen de l'industrialisation qui élimine le sous-développement, soit en augmentant sa performance par rapport à certains indicateurs. La linéarité implicite dans l'histoire de ces formations sociales exclut les comportements non compatibles avec l'accomplissement des objectifs, ou plutôt, elle suppose des normes qui sont typiques des formations « centrales ».

Il est vrai que, des deux théories, celle de la CEPAL était la moins formelle et témoignait d'une préoccupation plus évidente vis-à-vis des conditionnements historiques du sous-développement latino-américain, préoccupation que Prebisch a formulée de la façon suivante : « Dans les théories que nous recevons et que nous continuons à recevoir des grands centres, il y a souvent une fausse prétention d'universalité. Il incombe

essentiellement à nous, les hommes de la périphérie, de contribuer à corriger ces théories et à y introduire les éléments dynamiques nécessaires pour qu'elles se rapprochent de notre réalité »⁷. Malheureusement, la correction a été incomplète, ou elle n'a pas répondu aux nécessités du processus réel.

Tout en admettant une différence fondamentale de niveau de développement entre le centre et la périphérie, la pensée de la CEPAL, tournée essentiellement vers la reproduction et l'adaptation de la *dynamique* des pays développés, n'a pas réussi à saisir et même à reconnaître, la *dynamique* spécifique des formations sous-développées. Elle ne s'est pas interrogée sur l'identification des agents sociaux autour desquels peut se constituer le noyau qui présidera aux changements nécessaires en vue de l'élimination du sous-développement.

La stratégie de développement de la CEPAL atteint, à ce moment, un certain degré de formalisme dans la mesure où les propositions qui découlent de cette stratégie ne sont pas compatibles avec le processus social.

Toute la stratégie se fonde sur la croyance en la possibilité d'un développement *national-autonome* pour les pays périphériques. Ce développement est envisagé comme le résultat de l'action menée par quelques secteurs de la société intéressés a priori par l'industrialisation, elle-même conçue comme nationale et autonome. Ces secteurs sont soutenus par un ensemble de mesures prises par l'Etat qui *doit* être l'instrument capable de traduire, au niveau de la politique économique, les intérêts de ces secteurs. Tout en relevant l'anachronisme de l'Etat latino-américain⁸, la CEPAL insiste sur la possibilité qu'a l'Etat d'impulser l'industrialisation par le moyen de l'adoption de mesures cohérentes.

Les agents fonctionnels du changement — bourgeoisie nationale et Etat — sont donc bien présents dans la stratégie de la CEPAL ; mais le vrai problème se situe au niveau du comportement réel de ces agents. La CEPAL, s'inspirant d'une dynamique étrangère aux pays sous-développés, attribue à ces agents des normes universelles de comportement orienté vers l'industrialisation autonome. On tombe alors dans le formalisme car les conditionnements spécifiques de la périphérie restent exclus : le comportement — et donc la façon par laquelle l'industrialisation doit se produire — est défini par rapport à des processus, articulations et buts caractéristiques de la dynamique des sociétés « centrales ».

La théorie de la CEPAL et la théorie de la modernisation deviennent alors presque normatives : elles fixent des objectifs à atteindre, formu-

lent une stratégie de développement, choisissent a priori les agents. L'action de ceux-ci est présumée rationnelle (par rapport aux objectifs). Ce qui peut varier dans ce processus c'est l'ensemble des « politiques » (conçues comme l'*output* de l'Etat) en vue du développement, et qui doivent être adaptées aux circonstances actuelles. Mais ces politiques doivent être l'expression pratique des rapports harmonieux qui existent entre les agents du développement, puisqu'ils travaillent tous dans le même sens.

Finalement, en situant les causes de la dépendance latino-américaine dans les seuls cadres du commerce extérieur, la théorie de la CEPAL ne fut pas capable de comprendre les rapports globaux entre le centre et la périphérie, ni de comprendre pourquoi le développement industriel s'est passé de façon différente de celle imaginée par les théoriciens de cette institution.

Malgré l'échec d'ensemble de sa stratégie, la CEPAL a joué un rôle dans le développement de la pensée sociale latino-américaine pendant les années 50. Ses théories, n'étant pas totalement « importées », elles se trouvaient plus proches des problèmes vécus par l'Amérique latine. Bien que sa production théorique fût surtout liée à la problématique économique du développement, ses études ont influencé la sociologie et la science politique dans le continent.

La critique de la pensée de la CEPAL est, sans aucun doute, le point de départ de la construction de la théorie de la dépendance et contient déjà les éléments clés de cette théorie. La théorie de la dépendance apparaît donc, comme une réponse à l'échec des théories de la CEPAL et comme une tentative de comprendre les nouveaux mécanismes en action sur les économies et les sociétés latino-américaines.

Comme l'a écrit Theotonio dos Santos : « Cette crise du modèle de développement (et du projet de développement contenu) qui présidait aux sciences sociales de nos pays en a provoqué une autre, celle des notions mêmes du développement et de sous-développement, et du rôle explicatif de ces concepts. De cette crise est né le concept de dépendance comme facteur explicatif de cette situation paradoxale »⁹.

Et Cardoso ajoute : « ... dans une certaine mesure, les études sur la dépendance ont constitué une sorte d'autocritique dynamisée par l'ardeur de ceux qui, sans avoir jamais passé par l'école cepaline, ont su néanmoins la critiquer *sine ira et studio* »¹⁰.

9. Dos Santos (T.), « La crisis de la teoria del desarrollo y las relaciones de dependencia en América latina », in *La dependencia politico-economica de América latina*, Mexico, Siglo veintiuno editores, 1969.

10. Cardoso (F.H.), « Notas sobre o estado atual dos estudos sobre dependência », art. cit.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

LE CADRE THÉORIQUE DE LA DÉPENDANCE

Il est toujours difficile de retracer le chemin de l'articulation logique d'une théorie qui se trouve encore en processus d'élaboration. Il est possible de dégager de l'ensemble des réflexions développées sur le sujet de la dépendance quelques points communs ; il est même possible d'essayer de bâtir quelques articulations autour de ces points communs. Mais on ne peut pas affirmer que l'ensemble final est une théorie ; d'une façon rigoureuse, on ne peut pas admettre qu'une théorie soit le rassemblement, plus ou moins ordonné, de plusieurs contributions individuelles, surtout si celles-ci ne vont pas toujours dans le même sens. Cardoso, lui-même, est très réticent sur l'emploi de l'expression « théorie de la dépendance »¹¹. Cependant, la discussion sur l'existence ou non d'une théorie ne constitue pas l'objet de ce travail ; il y a de toute façon, un cadre théorique plus ou moins accepté par ceux qui ont travaillé sur ce thème. Nous allons donc essayer de présenter les principaux traits et éléments qui composent ce cadre.

Un problème doit être posé avant de commencer cette présentation. C'est celui concernant les dépendances particulières (commerciale, financière, technologique, militaire, etc.) et la dépendance conçue comme un phénomène *global* et qui recoupe l'ensemble de la structure sociale. Il y a eu, au cours des dernières années, dans la littérature latino-américaine et même mondiale, une certaine désagrégation du concept de dépendance ; cette désagrégation a produit de nombreuses études portant sur des aspects particuliers de la dépendance. Mais, comme nous avons tenté de le montrer au début de cet article — et ceci est un point central pour la compréhension de la problématique et de la dépendance — toutes les études en question ne se placent pas forcément dans l'optique du cadre théorique que nous avons mentionné. Il y a donc un clivage assez net entre ceux qui considèrent la dépendance comme une *totalité*, qui a provoqué une modalité particulière de développement, et ceux qui comprennent la dépendance de façon presque *sémantique*, c'est-à-dire comme la négation de l'auto-suffisance. Ces deux optiques ne peuvent pas être mélangées : dans le premier cas, nous avons un concept qui exprime un processus spécifique de développement régi par des lois spécifiques. Dans le deuxième, la dépendance se transforme dans une situation particulière qui n'a pas de rapports avec la structure globale et qui exprime l'incapacité du sous-système qu'on analyse à répondre à ses propres

11. *Ibid.*, p. 41.

besoins. Même si on projette ce problème au niveau macro-social, le clivage se maintient : un pays n'est pas dépendant parce qu'il a besoin d'autres pays pour se développer. Il est dépendant parce que son évolution historique a produit une certaine configuration sociale, un certain type de société qui s'articule de façon spécifique, et qui obéit à des lois de comportement et de transformation engendrées par cette configuration. C'est la première optique qui nous intéresse et que nous allons essayer d'exposer.

Le cadre théorique contenu dans cette optique est le résultat des travaux d'un petit nombre de théoriciens. Parmi les travaux qu'on peut considérer comme « théoriques », les plus importantes contributions se trouvent dans l'œuvre de Cardoso, seul théoricien de l'école de la dépendance qui a essayé de jeter les bases et les fondements d'un système théorique articulé autour du concept de dépendance. C'est son cadre théorique que nous allons présenter. Les autres contributions « théoriques » feront l'objet de notre dernière partie.

La façon la plus commode de définir la dépendance nous ramène tout de suite au problème qui fut toujours au centre des débats théoriques : la « dépendance » est-elle une théorie, un concept ou une situation concrète ? En fait, la dépendance est utilisée à la fois comme théorie, comme concept, et comme caractéristique d'une situation concrète. Mais la confusion sémantique n'est qu'apparente ; la notion de dépendance recouvre, en même temps, les trois aspects du problème au moins, selon les auteurs de la théorie.

L'élaboration de la théorie de la dépendance s'est faite dans un effort pour établir des liens entre les processus réels et la construction théorique. Le cadre théorique cherche un soutien et une légitimité dans la réalité elle-même. Partant d'une situation concrète, engendrée par le processus historique et possédant des caractéristiques historiquement déterminées, cette analyse est plus qu'empirique car, ne voulant pas être une simple description de la réalité, elle veut produire, en même temps, une interprétation qui contienne les éléments du changement de la structure sociale. La situation concrète est désignée comme une situation de dépendance ; la théorie qui veut l'interpréter apparaît comme le résultat de l'application du concept (de dépendance) à cette situation. Le concept gagne sa signification à partir du mouvement dans l'histoire qui a produit la situation de dépendance. La théorie de la dépendance consiste donc en un ensemble de propositions explicatives, groupées derrière le concept, et qui s'organisent à partir d'une situation donnée.

Sans vouloir faire un jeu de mots, il s'agit d'une théorie *sur* la dépendance existante dans quelques formations sociales, et qui veut se développer selon le mouvement de ces formations. Les rapports entre la

théorie et ce mouvement, de même que le rôle transformateur de la théorie, ont été mis en évidence par Cardoso :

« Dans ce sens, il n'y a pas (sauf au niveau logique) une séparation nette entre concept et histoire et entre théorie et pratique. Dégagé de la lutte pratique (théorique et politique) le concept est "impur". Dans le test réel en vue de son adéquation, la théorie se consolide dans la mesure où elle permet de voir plus clairement le processus réel. Mais je le répète, l'effort pour "voir plus clairement" le processus réel ne découle pas simplement de l'ordre logique par lequel on peut structurer, formellement un ensemble de rapports. Il vient en même temps, de la capacité d'incorporer dans les mouvements sociaux la perspective politique qui résulte du "champ de perception ouvert par le discours théorique" »¹².

Il est facile de constater, à ce moment, que la théorie de la dépendance garde des rapports très profonds avec le marxisme. Le premier de ces rapports est sans doute la préoccupation de produire une théorie du changement, en tenant compte du mouvement réel de la société. L'analyse sur la dépendance doit être donc une analyse toujours concrète dans le sens marxiste du terme, où le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, c'est-à-dire, l'unité de la diversité. Cette analyse suppose l'élaboration d'un cadre conceptuel capable d'organiser « l'unité de ces divers ».

Il y a donc une « théorie de la dépendance » dans la mesure où un effort en vue d'une telle élaboration a été fait. Mais son « statut » théorique n'est pas autonome dans la mesure où la théorie de la dépendance veut appliquer la méthode marxiste d'analyse et se présente donc comme faisant partie du champ théorique du marxisme. Elle dérive du marxisme dans le sens où la dialectique marxiste est son principal soutien méthodologique et où la théorie est l'expression des rapports entre le processus social réel et la connaissance de ce processus. La théorie est alors envisagée comme l'organisation de cette connaissance qui doit servir, en même temps, à orienter la lutte des groupes, secteurs et classes engagés dans le changement des structures sociales dépendantes.

« Je ne pense pas, écrit à ce sujet Cardoso, que la catégorie (j'utilise cette expression sans lui attribuer une dimension différente de l'expression concept) de dépendance possède le même statut théorique que les catégories centrales de la théorie du capitalisme... L'idée de dépendance se définit dans le champ théorique de la théorie marxiste du capitalisme. Ceci dit, il n'y a pas de raison de nier l'existence d'un champ théorique propre (à la théorie de la dépendance), même limité et subordonné à la théorie marxiste du capi-

talisme dans laquelle s'inscrivent les analyses sur la dépendance. Et dans ce cas il n'y a pas de raison d'employer le mot théorie entre guillemets »¹³.

Il ressort donc que la théorie de la dépendance, tout en faisant partie de la théorie centrale du capitalisme telle qu'elle a été formulée par le marxisme, possède une certaine autonomie en ce qui concerne le champ théorique. Il semble que l'expression champ théorique n'est pas très adéquate ; l'autonomie revendiquée par la théorie de la dépendance par rapport au marxisme se situe plutôt au niveau de son *sujet d'analyse*. La théorie de la dépendance prétend être un outil analytique valable pour la compréhension des *situations* de dépendance. La situation de dépendance apparaît donc comme le point central dans l'articulation interne de la théorie, puisqu'elle est, en même temps, le sujet de l'analyse et le « réel » à partir duquel la théorie s'est articulée.

La situation de dépendance se présente, dès le départ, comme une situation globale, qui recouvre tous les niveaux de la structure sociale. Cela veut dire que la théorie de la dépendance cherche toujours à identifier la *totalité* qui caractérise cette situation ; et cette totalité s'exprime par un certain ensemble de rapports qui se sont développés, au long de l'histoire, entre les structures internes et la domination extérieure. L'idée d'une totalité qui préside aux rapports de dépendance n'exclut pas les dépendances particulières, mais elle les inscrit dans un cadre plus général, qui permet d'expliquer ces situations particulières. Par contre, la notion de totalité rend la dépendance (d'un pays) impossible à situer dans tel ou tel aspect particulier de sa structure globale. D'un deuxième point de vue, et toujours comme une conséquence de la quête d'une totalité dans l'analyse des structures et du processus social, on ne peut pas expliquer l'évolution historique des sociétés dépendantes sans tenir compte des rapports de dépendance. La dépendance particulière (c'est-à-dire, localisée) n'existe donc qu'en fonction de la dépendance globale. Les divers sous-systèmes sont dépendants parce qu'ils font partie d'un même ensemble.

Ce point est peut-être le plus important car il marque une différence fondamentale entre les « dépendantistes » et les autres courants de pensée et d'interprétation sociologique qui ont employé le concept de dépendance. Il y a de la part des « dépendantistes » (peu importe dans ce cas leurs divergences internes) un refus d'accepter la dépendance soit comme une situation particulière et sous-systémique, soit comme un phénomène extérieur au système. La dépendance en tant que totalité est en même temps extérieure et intérieure : elle est donc *structurelle*. La dépendance

12. *Ibid.*, p. 34.

13. *Ibid.*, p. 51.

extérieure ne pourrait pas exister sans des *mécanismes* qui reproduisent cette dépendance à l'intérieur du système.

Revenons, pour un moment, à la question de l'autonomie du sujet d'analyse (ou du champ théorique) de la théorie de la dépendance par rapport au marxisme, après avoir introduit la notion de totalité dans l'analyse. L'expansion de l'économie capitaliste mondiale, intensifiée au XX^e siècle, a produit l'intégration des zones considérées comme « périphériques » dans un même marché devenu mondial. Dans le cadre théorique du marxisme, la théorie de l'impérialisme explique ce mouvement d'expansion. La théorie de l'impérialisme est donc devenue le cadre explicatif normal pour tous ceux qui, tout en se prétendant marxistes, ont voulu étudier les rapports entre les pays impérialistes et les pays qui ont souffert et qui souffrent encore de la domination impérialiste. La théorie de la dépendance considère qu'il faut élaborer cette théorie en tenant compte des nouvelles conditions de domination impérialiste. La théorie de l'impérialisme, en effet, a mis l'accent sur le mouvement de l'extérieur vers l'intérieur, l'extérieur étant son point de départ et son sujet d'analyse : le mouvement des formations sociales qui ont subi l'impact de l'expansion impérialiste a été de cette façon laissé en dehors du cadre analytique de la théorie de l'impérialisme. C'est justement ce mouvement, conçu comme totalité, c'est-à-dire comme une combinaison de facteurs extérieurs et intérieurs, que la théorie de la dépendance veut étudier. De façon plus précise, la dépendance est une forme d'articulation entre les pays périphériques et les pays centraux ; cette articulation ne se développe pas de façon linéaire, la périphérie réagissant à des stimulants venant du centre ; elle a donc un mouvement propre et ce mouvement exprime la totalité des rapports qui existent entre centre et périphérie. Si l'on veut, la théorie de la dépendance cherche à privilégier l'analyse de la dynamique de la périphérie, dynamique qu'elle considère comme le résultat de l'action conjuguée des facteurs intérieurs et extérieurs.

Elle part du postulat que la domination extérieure s'explique, à l'intérieur de la structure sociale, par certains mécanismes de domination ; ces mécanismes et leur mouvement (provoqué à la fois par les changements dans le centre et par la dynamique de la périphérie) sont, en dernière analyse, le véritable objet de la théorie de la dépendance. Elle se propose, fondamentalement, d'étudier la périphérie tout en y incorporant le mouvement du centre alors que, la théorie de l'impérialisme a surtout étudié le mouvement du centre hégémonique en ne donnant que quelques indications pour l'étude de la périphérie.

L'idée directrice de l'analyse est que la dynamique du processus social est le résultat des rapports entre les groupes et les classes sociales,

et que ces rapports sont historiquement déterminés. La configuration que prennent ces rapports à un certain moment de l'histoire définit donc la structure de la société à ce même moment. La structure est conçue comme la cristallisation de l'ensemble des rapports sociaux à un moment donné. De ce point de vue, elle présente, comme toute structure, une certaine rigidité et quelques régularités dans son fonctionnement (*patterns*). Mais, en même temps (l'influence du marxisme est, à ce moment, directe), la structure est aussi le résultat de la lutte sociale. Elle est donc cristallisation et mouvement dans la mesure où la lutte au sein de la société ne disparaît pas au moment où une structure se consolide, c'est-à-dire au moment où les rapports sociaux prennent une configuration stable (la stabilité n'existant qu'au niveau de l'analyse). Le processus de connaissance d'une structure consiste donc en une appréhension de sa régularité et de son mouvement. A ce moment, la structure devient aussi un *processus*. Il n'y a donc pas de séquence logique dans le mouvement de transformation des structures ; la structure, malgré son degré relatif de rigidité, reste « ouverte » du point de vue des possibilités de transformation, parce que cette transformation est, en dernière analyse, l'expression du conflit qui existe au sein même de la société. Ce conflit crée les alternatives du changement.

Chaque structure, ce qui veut dire, chaque situation de dépendance, se présente comme le résultat de ce conflit et il n'est pas inévitable qu'une nouvelle situation de dépendance remplace la précédente, étant donné que chaque situation (ou structure) a créé des forces sociales qui se battent contre la dépendance.

L'APPLICATION PRATIQUE DE LA THÉORIE DE LA DÉPENDANCE

L'élaboration du cadre théorique de la dépendance a jeté les bases d'une problématique commune. Néanmoins, on peut trouver des différences, parfois profondes, entre les auteurs qui ont produit des analyses du processus social en utilisant ce cadre. La diversité du champ théorique et les diverses significations qu'ont pris les concepts chez chacun de ces auteurs expriment les divergences internes de l'école de la dépendance et caractérisent les divers courants qui font partie de cette école. Nous allons présenter ici les principaux éléments de la contribution de chaque auteur, en essayant de montrer, en même temps, la façon dont le cadre théorique est employé dans les analyses.

Le point de départ pour Gunder Frank est le processus d'expansion du système capitaliste et ses effets sur les pays périphériques. Son objectif central est de développer la thèse formulée initialement par Baran¹⁴, selon laquelle le sous-développement latino-américain est un produit du développement du capitalisme et de ses contradictions depuis le XVI^e siècle.

L'économisme du cadre explicatif élaboré par Frank a été souvent critiqué. L'auteur est revenu au thème du sous-développement dans un deuxième travail¹⁵, où il essaie d'établir les rapports de détermination entre la dépendance économique, la structure de classes et la politique du sous-développement.

Dans ce travail, Frank cherche à montrer, de façon plus rigoureuse, qu'on ne peut pas comprendre le sous-développement dans une société dépendante comme le sont les sociétés latino-américaines si l'on n'accepte pas que le sous-développement soit historiquement le produit d'une politique qui correspond à certains intérêts et qui trouve son soutien dans une certaine structure de classes. Malgré ce fait, il continue de regarder la dépendance comme un processus de causalité, où le centre hégémonique joue le rôle prépondérant, et les satellites obéissent à des impulsions venant du centre. Il s'éloigne donc de ceux qui voient la dépendance comme une synthèse des facteurs extérieurs et intérieurs possédant une dynamique spécifique, déterminée aussi par les éléments internes. Il se place dans le cadre de la dépendance extérieure, au moment où il conçoit cette dynamique comme le produit exclusif des impulsions qui viennent du centre. Les autres aspects des théories de Gunder Frank sont bien connus et l'on a assez critiqué ses travaux, surtout la façon dont il utilise le concept de capitalisme.

Dans l'optique de la dépendance structurelle, Tomas Vasconi a essayé d'analyser les processus et les systèmes idéologiques dans les sociétés dépendantes¹⁶. Vasconi commence sa réflexion par l'analyse des travaux sur les idéologies en Amérique latine qui, presque tous, signalent l'incompatibilité entre la réalité sociale du continent et les idéologies présentes dans les pays latino-américains. Cette contradiction est expliquée dans ces travaux par le phénomène d'« européanisation » et par l'« aliénation » des classes dominantes et des intellectuels. Selon Vasconi, ces

interprétations ne permettent pas une compréhension correcte du rôle des idéologies dans l'histoire des pays latino-américains. Il faut pour cela essayer de récupérer la rationalité intrinsèque du processus de développement latino-américain. La notion de dépendance apparaît comme fondamentale en permettant une évaluation globale de ce processus dans les pays de la région.

Du point de vue des pays dominants, dit Vasconi, la diffusion de l'idéologie opère comme un instrument pour l'amplification de la domination que ces pays exercent sur d'autres pays. Mais du point de vue de la classe dominante du pays dominé, elle légitime la domination de cette classe dans l'ensemble de la société. Il faut tenir compte à ce moment, que la position même de la classe dominante dans la région dominée résulte de l'établissement de rapports avec les groupes et secteurs extérieurs.

L'adoption de quelques idéologies « externes » par les classes dominantes des pays sous-développés a donc deux fonctions principales. Tout d'abord, elle crée une superstructure qui légitime son rapport de classe dominante locale avec le centre hégémonique international ; ensuite, dans le cadre intérieur, elle légitime sa position dominante, au moment où elle se présente comme un instrument de domination par rapport aux classes et groupes subordonnés. A tous les moments de l'histoire des pays dépendants, les idéologies dominantes reflètent cette double situation : le système de domination intérieure — et la position particulière qu'occupe dans ce système la classe dominante — et le système d'interdépendance et de domination internationale. L'efficacité des idéologies externes dépend, en dernière analyse, des structures internes, avec lesquelles ces idéologies sont compatibles. La dépendance, pour Vasconi, est structurelle. Elle se présente comme une matrice de rapports, par opposition à l'idée de causalité implicite dans la dépendance extérieure.

La principale contribution de Theotonio Dos Santos à la théorie de la dépendance se situe au niveau de l'analyse des nouveaux mécanismes économiques qui président aux rapports entre le centre et la périphérie : il s'agit de la nouvelle situation de dépendance¹⁷, un thème que Cardoso a aussi traité sous le titre de l'« internationalisation du marché intérieur », et dont les éléments essentiels¹⁸ coïncident avec ceux que Dos Santos a développés.

Selon cet auteur, il faut situer la dynamique de la croissance des pays sous-développés dans le cadre plus général des contradictions internes du

14. Baran (P.), *A economia política do desenvolvimento*, Rio de Janeiro, Zahar editores, 1964.

15. Frank (A.G.), *Lumpen-burguesía : lumpen-desenvolvimento*, Porto, Portucalense editora, 1971.

16. Vasconi (T.A.), « Cultura, ideologia, dependencia y alienacion », in *La crisis del desarrollismo y la nueva dependencia*, Lima, Moncloa editores, 1969 et « Dependencia y superestructura », *Revista mexicana de sociología*, 26, 4, oct.-déc. 1969.

17. Dos Santos (T.), « El nuevo caracter de la dependencia », in *La crisis del desarrollismo y la nueva dependencia*, Lima, Moncloa editores, 1969.

18. Cardoso (F.H.), Faletto (E.), *Dependencia y desarrollo en América latina*, op. cit.

processus d'industrialisation capitaliste. Dans les pays dépendants, l'industrialisation est liée au processus d'intégration capitaliste mondiale sous le contrôle du capital monopoliste.

A partir de la deuxième guerre mondiale, les investissements étrangers en Amérique latine se sont réorientés de façon toujours plus intensive vers les secteurs industriels. L'impérialisme s'est tourné vers l'industrie, il s'intègre de façon croissante dans l'économie moderne par opposition aux vieux cadres de domination impérialiste, caractérisés par le contrôle du commerce extérieur, par les investissements dans les services publics et par le rôle joué par les banques des économies centrales dans le financement des économies périphériques. Il arrive à dominer le secteur capitaliste-industriel des économies latino-américaines en créant une nouvelle réalité et de nouveaux mécanismes de domination. Les effets de cette situation dans la structure des économies des pays latino-américains se manifestent de plusieurs façons.

D'abord, la dimension des entreprises industrielles connaît un changement qualitatif et de grandes corporations se développent normalement comme des filiales des entreprises internationales. Ces entreprises opèrent dans une situation de monopole qui rend possible une exploitation plus intensive à cause de la fragilité des économies globales. Le contrôle monopoliste du marché leur permet d'augmenter les profits sans avoir besoin de créer d'autres marchés (par la réalisation d'une réforme agraire, par exemple), et cette situation atténue l'impact que ces entreprises pourraient avoir sur ces économies du point de vue du développement économique. Deuxièmement, il y a une intégration de l'économie de ces pays par le capital étranger qui devient le pôle autour duquel se vérifie la croissance. La dépendance économique par rapport à l'extérieur augmente donc. Le système capitaliste dépendant en Amérique latine a créé un développement industriel lent et anarchique, qui ne se libère pas des influences extérieures. Troisièmement, ce genre d'industrialisation — intégrée davantage au capital international monopoliste — produit un radicalisme politique croissant.

Le développement de cette nouvelle réalité économique a eu comme conséquence des changements dans la structure du pouvoir des pays dépendants. Le grand capital monopoliste devient le centre dynamique de la classe dominante. Comme il fait partie de l'économie centrale dominante, ce capital produit l'intégration de la société, de la politique et de l'économie du pays périphérique. Il domine de plus en plus les moyens de communication, le système éducationnel et impose ses intérêts à l'Etat. Le contrecoup est le radicalisme politique, et des formes d'organisation et d'action politiques plus radicales, dans les cadres du mouvement populaire.

Tout en essayant d'analyser les conséquences pour les pays dépendants des nouvelles formes de dépendance, Dos Santos se situe parmi ceux qui voient la dépendance comme un phénomène extérieur aux pays en cause. Le mouvement et la dynamique de ces pays sont expliqués par l'expansion du centre capitaliste et cette dynamique apparaît comme la « réponse » de la société dépendante aux nouvelles conditions qui lui ont été imposées.

Avec Anibal Quijano, nous retrouvons une conception de la dépendance comme phénomène déterminé par des facteurs à la fois externes et internes. Pour Quijano, la notion de dépendance apparaît dans deux cadres théoriques différents. D'un côté, le cadre qui se rapporte à la subordination nationale vis-à-vis des pays hégémoniques. Dans ce cadre, la notion de dépendance joue comme une dénonciation, mais non comme une explication scientifique des processus historiques latino-américains, parce qu'on ne retrouve pas dans ce cadre la question de la domination sociale interne sur laquelle le rapport de domination extérieure débouche. Il s'agit, dans ce cas, d'une expression des aspirations nationalistes de quelques secteurs intermédiaires dans la structure de domination qui traduit la quête d'un développement national. Dans le deuxième cadre, la dépendance apparaît comme liée aux lois historiques de la nation et aux rapports de ces lois avec celles qui régissent l'ensemble du système capitaliste. A ce niveau, la question centrale est de connaître les rapports de domination par lesquels s'organisent des rapports de production et les rapports politiques et sociaux. Cette notion de la dépendance comme un ensemble ou une matrice de rapports apparaît chez Vasconi et Quijano, bien qu'il semble que celui-ci l'ait le premier formulée¹⁹.

Une fois la dépendance définie, Quijano cherche à analyser le problème des populations marginalisées. Dans le processus d'industrialisation, la main-d'œuvre qui devient excédentaire par rapport à la capacité d'absorption du marché de travail, tend à se concentrer dans des activités qu'il considère comme un « pôle marginal de la structure économique », caractérisé par la concentration de quelques activités de moindre productivité.

Quijano signale qu'au début de l'industrialisation dans le continent, ce pôle marginal ne s'était pas constitué. L'industrialisation a été, à cette époque, un mécanisme d'intégration de la main-d'œuvre au nouveau marché urbano-industriel. Cela montre que ce n'est pas l'industrialisation qui conduit à la marginalité dans les pays dépendants, mais c'est

19. Quijano (A.O.), *Redefinición de la dependencia y marginalización en América latina*, Santiago, Centro de estudios socio-economicos (Facultad de ciencias economicas de la Universidad de Chile), 1970 (ronéo).

plutôt la façon par laquelle cette industrialisation se développe dans l'actualité. Une fois que l'Amérique latine s'est mise en rapport avec le capitalisme mondial dans une situation de subordination, les changements qui sont intervenus dans le centre n'ont pas provoqué des changements homogènes et identiques dans la périphérie. Cela fait que la périphérie présente une structure inégale, et l'inégalité entre les diverses branches et secteurs de production et l'existence de modalités diverses de production qui correspondent aux différentes étapes du développement capitaliste constituent les principales différences de l'Amérique latine par rapport aux pays capitalistes développés.

L'industrialisation dépendante se caractérise dans la phase actuelle par la tendance hégémonique de l'activité industrielle dans l'économie et par le contrôle de ce processus par les monopoles internationaux, dans un cadre de dépendance financière et technologique. Ce type d'industrialisation accentue les inégalités de la structure économique et sociale pré-existante, dans la mesure où il introduit des éléments qui correspondent au niveau plus récent de développement du système capitaliste mondial dans une matrice où subsistent des éléments des phases antérieures. Le principal effet de cette industrialisation sur le plan social est la formation de ce pôle marginal, qui ne doit pas être envisagé selon l'optique du dualisme structurel (un secteur moderne, intégré, et un secteur traditionnel qui n'est pas en rapport avec le premier) ; ce pôle fait partie du système global et obéit à la logique historique du développement ; il tend à être un phénomène structurel et permanent.

Sunkel pose, lui aussi, le problème de la dépendance dans le cadre plus global des rapports entre les pays centraux et les pays périphériques. Son cadre analytique repose sur les notions de processus, de structure et de système. Selon lui, on ne peut pas admettre que le sous-développement soit un moment dans l'évolution d'une société qui se trouve isolée du point de vue économique, politique et culturel. Il prétend aussi avec Cardoso et Faletto, que le sous-développement et le développement sont les deux visages d'un même processus universel, qui s'exprime du point de vue géographique, dans deux grandes polarisations : d'une part, la polarisation du monde entre les pays industriels avancés, développés, et les pays pauvres, périphériques et dépendants. D'autre part, il y a la polarisation à l'intérieur des pays dépendants, entre les nombreux secteurs et activités économiques et les groupes sociaux qui se sont constitués autour de ces secteurs.

Pour comprendre ces deux polarisations et leur interaction, il faut adopter une approche historique, structurelle et globale. Cette approche n'est pas arbitraire, mais doit se développer à partir de la réflexion théorique et de la recherche empirique sur le développement historique de

l'Amérique latine. Sunkel prétend que chaque structure se constitue par l'articulation d'un certain nombre d'éléments dont chacun possède ses propres lois. L'ensemble des structures forme un système qui incarne les lois les plus générales par lesquelles il est possible de l'identifier. Dans la mesure où ce système passe par des changements, l'approche historique permet d'identifier le mouvement structurel (c'est-à-dire, le mouvement des structures à l'intérieur du système). L'approche structurelle permet d'établir les régularités dans ce mouvement, et de comprendre pour cette raison, le processus de changement. L'approche globale permet la compréhension des rapports des structures qui forment une totalité (le système) comme des dimensions du processus de changement du système. Dans le cas des pays dépendants, il faut étudier comment les changements dans les pays centraux ont affecté les rapports entre ces pays et les pays dépendants et comment ils ont produit des changements dans la structure productive et la structure du pouvoir dans la périphérie. Si on pose le problème de cette façon, on peut arriver à la conclusion que les causes prétendues du sous-développement sont, en réalité, les résultats du fonctionnement normal du système conçu comme une totalité ; le sous-développement et toutes ses caractéristiques font partie du processus de développement du monde capitaliste²⁰.

Ces changements deviennent évidents dans l'optique même de l'auteur. La dépendance traditionnelle, pour Sunkel, pouvait être expliquée par l'interaction de quatre éléments considérés comme essentiels : la stagnation de l'agriculture destinée au marché intérieur, l'exportation des produits primaires (généralement d'un seul produit primaire), les politiques d'industrialisation adoptées, et les fonctions de l'Etat. Cette interaction créait la nécessité implacable de chercher des financements extérieurs²¹. Actuellement, la dépendance se caractérise par la pénétration dans l'économie des pays sous-développés de l'agent le plus puissant de l'économie des pays développés — la corporation multinationale — ce qui place Sunkel aux côtés de Dos Santos, Cardoso et Quijano dans l'identification des nouveaux mécanismes de dépendance.

20. Sunkel (O.), *El subdesarrollo latinoamericano y la teoría del desarrollo*.

21. Sunkel (O.), « Capitalismo transnacional y desintegración nacional », *El trimestre económico*, avril-juin 1971.

EVALUATION CRITIQUE

Depuis dix ans, la théorie de la dépendance règne sur la pensée sociale et politique latino-américaine, et malgré les nombreuses critiques qui lui ont été adressées, les contributions qu'elle a apportées à la réflexion sociale sont très significatives.

La contribution la plus importante semble se situer au niveau de la caractérisation du processus de développement et de la critique des notions de sous-développement et de développement contenues dans les théories de la CEPAL et de la « modernisation ».

D'abord, ce sont les notions mêmes de développement et de sous-développement qui sont réélaborées, pour les situer dans un contexte théorique différent. La théorie de la dépendance ne regarde pas le processus de développement comme le *passage du sous-développement au développement*, ces deux concepts exprimant des étapes ou des phases d'un même processus. Dans le cadre de la dépendance, les deux notions mentionnées expriment fondamentalement des différences de fonction ou de position dans la même structure internationale de production et de distribution des rôles. Le processus, donc, n'est pas conçu comme un processus linéaire, mais les changements qui se produisent sont des reflets des changements dans les rapports entre le centre et la périphérie.

Deuxièmement, la dépendance est présentée comme une totalité qui résulte des rapports entre le centre et la périphérie. Mais, et c'est à ce niveau là qu'on peut situer sa deuxième contribution, la dépendance n'est pas une *conséquence* directe de la domination, qui en serait la cause. C'est la notion d'interaction qui doit être retenue à ce moment, parce que les structures dépendantes ne peuvent pas être considérées comme de simples réponses aux demandes provenant de l'extérieur. Ces structures possèdent donc un mouvement spécifique dont les limites sont données par le cadre de domination que ces structures subissent.

Troisièmement, la dépendance (et le sous-développement) ne peut pas être expliquée par la comparaison des indicateurs économiques et sociaux. La dépendance réside dans le fait que les modèles de développement sont adoptés en fonction d'un réseau d'intérêts étrangers et locaux. Mais l'adoption de tel ou tel modèle est un choix qui dépend du rapport de forces à l'intérieur de la structure dépendante. La dépendance économique est un fait qui dépend du *politique*, pour être maintenue ou rejetée. La théorie de la dépendance a réintroduit le rôle du *politique* dans le cadre explicatif du sous-développement.

Mais l'évaluation d'une théorie ne peut pas être faite par des critères

qui relèvent exclusivement de la consistance logique de ses propositions. Une théorie qui se propose d'expliquer un processus réel doit être capable de fournir un cadre théorique valable pour l'explication de ce processus. Dans quelle mesure la théorie de la dépendance a-t-elle produit ce cadre ? Il y a là des questions qui doivent être posées au niveau théorique et au niveau pratique.

Au-delà des questions théoriques, dont nous parlerons brièvement, la principale faiblesse de la théorie de la dépendance se trouve au niveau de la vérification empirique de son cadre méthodologique. En effet, les nombreux travaux qui ont été écrits sur la réalité latino-américaine et qui cherchent à utiliser ce cadre, ne confirment que de façon incomplète la validité de la théorie. A qui incombe la faute ? A la théorie, aux chercheurs ou à une certaine façon d'analyser la réalité sociale en Amérique latine, toujours soucieuse de produire des explications globales avec un certain mépris de la réalité empirique ? Cette discussion nous éloignerait beaucoup de l'objet de cette étude. Mais il est évident que, dans une certaine mesure, la théorie de la dépendance n'a pas répondu aux nécessités des recherches sur le processus réel. On n'a pas eu, jusqu'à présent, une analyse complète d'un processus de développement élaboré à partir du cadre théorique de la dépendance et le travail de Cardoso et Faletto ne peut être considéré que comme un schéma et non pas comme une analyse approfondie²².

Cela ne veut pas dire que la théorie de la dépendance n'a pas contribué à faire avancer la connaissance de la réalité sociale latino-américaine. Tout un courant de pensée s'est groupé autour de la problématique soulevée par la théorie, surtout si l'on considère le point fort de cette problématique : l'interaction extérieur/intérieur. Quelques travaux de qualité inégale ont été écrits prenant comme point de départ cette problématique, mais on est encore loin de pouvoir établir un rapport « légitime » entre la théorie et les analyses qui s'inspirent de cette théorie.

Peut-on trouver dans le cadre théorique de la dépendance des inconsistencies qui expliquent, au moins partiellement, l'incapacité à produire des analyses valables sur la réalité sociale des pays « dépendants » ? Sans faire une analyse exhaustive de tout le cadre théorique de la dépendance, il est néanmoins possible de discuter quelques-unes de ces limites.

A première vue, la principale faiblesse de la théorie de la dépendance peut être trouvée dans la façon dont se produit (au niveau théorique), l'articulation entre les facteurs extérieurs et les facteurs intérieurs. On ne trouve que des indications générales qu'il fallait développer par des étu-

22. Cardoso (F.H.), Faletto (E.), *Dependencia y desarrollo en América latina*, op. cit.

des de cas ; mais (comme dans un cercle vicieux), ces études de cas ne sont pas élaborées parce que les indications générales sont insuffisantes.

Au moment où elle décrit la situation de dépendance comme une structure qui résulte de l'interaction de deux ordres de facteurs — et qui possède, pour cette raison, un mouvement qui ne peut pas être expliqué par la seule détermination extérieure — la théorie de la dépendance pose un certain nombre de problèmes qu'elle n'arrive pas à résoudre. D'abord, quelle est la place et la dimension respective de chaque ensemble de facteurs dans les divers moments du processus de développement latino-américain ? Est-il possible de déterminer cette place et cette dimension au niveau purement théorique, ou faut-il que des études empiriques viennent donner une réponse à ce problème ? De toute façon, il ne suffit pas d'affirmer que le mouvement de la structure dépendante est conditionné par les alternatives qu'on trouve dans le cadre de domination, la notion de conditionnement étant elle-même très vague.

Quelles sont donc les limites de la dynamique de cette structure dépendante et jusqu'où peut-elle se développer sans mettre en danger la domination de la périphérie par le centre ? Dans ce mouvement, quel est le rôle des forces qui s'opposent à la dépendance et que déterminent-elles du point de vue des prises de décision et du choix du modèle de développement ? Le processus politique est, bien entendu, un réseau de compromis, où les acteurs principaux sont les agents extérieurs (Etats, multi-nationales, etc.), les forces locales qui reproduisent les intérêts des agents extérieurs et les forces qui s'opposent, partiellement ou globalement, à la domination de la périphérie. Ce qui reste à déterminer dans la théorie de la dépendance est justement la *dimension* des rôles joués par les principaux acteurs, ce qui nous permettrait de voir de façon plus précise l'articulation des intérêts étrangers et locaux dans la situation de dépendance. Alors, comment articuler la dépendance extérieure à la dépendance interne ou structurelle, même si on considère que la dépendance interne contient ou reproduit les éléments de la dépendance extérieure (mais on n'arrive pas à déterminer la place qu'occupent ces derniers éléments) ? Le problème est loin d'être résolu et l'idée d'une situation de dépendance qui synthétise les influences extérieures et les rapports de classe internes est encore peu élaborée.

La même insuffisance théorique peut être trouvée dans la question de la dépendance globale ou structurelle et les dépendances particulières. Quels sont les rapports entre ces deux niveaux et de quelle façon se déterminent-ils réciproquement ? Il s'agit donc d'un double problème : d'abord la détermination des rapports et des influences entre les divers niveaux particuliers de la structure, et les rapports entre chacun de ces

niveaux, et la dépendance structurelle. La théorie de la dépendance n'a pas développé suffisamment de formulations pour expliquer ce phénomène, ce qui fait que de nombreux travaux sur les dépendances particulières ont été écrits sans qu'on arrive à comprendre pourquoi ce niveau particulier est dépendant et comment il s'inscrit dans le cadre de la dépendance structurelle.

Ces insuffisances théoriques du cadre explicatif de la théorie de la dépendance ne peuvent pas cacher l'évidence du fait qu'elle a réussi à réorienter le cours des discussions et des interprétations sur le développement avec des répercussions profondes sur l'analyse sociale et les stratégies d'action politique en Amérique latine. Dans une très large mesure, les propositions des forces politiques qui nient la possibilité d'un chemin de développement national autonome de type capitaliste s'inspirent de l'analyse de la dépendance. Sans avoir produit une stratégie de développement, cette théorie a décrit néanmoins les nouveaux mécanismes et le nouveau système de domination que le développement du capitalisme dans le centre a engendrés. Cela dit, on ne peut pas déterminer, aujourd'hui, si la réflexion sur le développement de la périphérie va se développer par des études de cas qui corrigeront la théorie, ou par l'élaboration d'une nouvelle théorie globale.